France-Ville et la Cité de l'Acier de Jules Verne : une utopie et son contre-modèle

Patrick MATAGNE

Les Cinq Cents Millions de la Bégum, roman qui transpose le conflit entre la France et la Prusse[1], est issu d'une nouvelle « à trame scientifique et patriotique », rachetée par l'éditeur Hetzel et réécrite par Jules Verne[2]. Le roman est publié dans *Le Magasin d'éducation et de récréation* du premier semestre de 1879, puis en un volume à l'automne de la même année.

Il doit son titre à l'immense fortune d'une princesse hindoue, partagée entre ses deux improbables légataires : le Dr Sarrasin, un savant désintéressé et idéaliste préoccupé de médecine et d'hygiène et le Dr Schultze, professeur allemand, chimiste, animé par une volonté guerrière et de puissance. Cinq ans après la présentation de son projet de construction d'une cité lors d'un Congrès international d'Hygiène – fictif, mais de tels congrès se sont réellement tenus à Bruxelles (1876) et Paris (1878) –, Sarrasin a déjà construit France-Ville dans l'Oregon. Schultze, archétype du savant fou, a bâti Stahlstadt, la Cité de l'Acier, à dix lieues de là, dans le but d'asservir le monde et de détruire France-Ville au moyen d'un énorme canon à longue portée[3].

L'objectif de cet article est d'analyser les propos développés par Jules Verne sur l'hygiénisme et la place du végétal dans l'espace urbain.

« Cité modèle et cité guerrière : utopie et dystopie[4] »

Verne qualifie diversement France-Ville, suivant le déroulé d'une présentation qui met en exergue ses principaux attraits : « ville de la santé », « Cité du Bien-Être », « cité modèle », « cité heureuse[5] ».

France-Ville est proche d'un port, Stahlstadt est érigée sur un gisement minier. On pense à d'autres villes fictives telles Coal-City dans *Les Indes Noires* (1877) de Verne, ou Coketown de Dickens, à l'image de Manchester, dans *Hard Times: For These Times* (1854), un roman social dans lequel une classe ouvrière misérable est asservie par un travail répétitif. Au Nord et à l'Est de Paris à la fin du XIXe siècle, une classe ouvrière

[1] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, Paris, Librairie Générale Française, 2002. 1re édition, Hetzel, 1879.

[2] Expression de l'abbé de Manas, intermédiaire entre Hetzel et Paschal Grousset (autres pseudonymes : Philippe Daryl, André Laurie, Tiburce Moray), journaliste, écrivain, communard en exil à Londres. En difficultés financières, il vend son texte pour quinze cents francs. Voir Simone Vierne, « L'authenticité de quelques œuvres de Jules Verne », *Annales de Bretagne*, 73(3), 1966, p. 453-454.

[3] La figure du savant fou sera développée dans *Face au drapeau* (1896).

[4] Patrick Hubner, « Cité modèle et cité guerrière : utopie et dystopie dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* de Jules Verne », *Babel*, no 38, 2018, p. 173-185.

[5] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, p. 41-43, p. 106, p. 157, p. 161.

Cité-Jardin. Utopies littéraires et expérimentations sociales autour des villes végétales, sous la direction de Thierry Roger (URN, CÉRÉdI), avec la collaboration d'Yvette Vaguet (URN, IDÉES) et Charly Machemel (URN, CETAPS).

(c) Publications numériques du CÉRÉdI, « Actes de colloques et journées d'étude (ISSN 1775-4054) », no 38, 2026.

peuple des villes qui s'industrialisent, bien réelles celles-là (Aubervilliers, Gennevilliers, Villeneuve-la-Garenne, Saint-Denis, La Courneuve) ou encore le bassin de la Ruhr, avec les usines Krupp que Verne visite avant de décrire en détail la sidérurgie lourde de la cité canonnière Stahlstadt. La Cité de l'Acier est « une ville véritable, qui est en même temps une usine modèle », « un engin de destruction redouté sous la main de fer de Herr Schultze[6] ».

Comme Stahlstadt, France-Ville est édifiée en cinq ans seulement. 6 000 maisons sont déjà construites sur un désert en 1873, l'année suivante elles sont 9 000, avec tous les édifices publics. Verne écrit : « c'est qu'en effet, les premières maisons une fois bâties, les autres sont sorties de terre comme par enchantement. Il faut avoir visité le Far West pour se rendre compte de ces efflorescences urbaines[7]. » Son plan est simple, avec ses rues parfaitement droites, sauf si la topographie impose des courbes, comme pour les villes américaines décrites par Élisée Reclus quelques années plus tôt[8]. Quant à la Cité de l'Acier, elle est entourée de 18 villages qui totalisent 10 000 personnes, vivant de leur travail à l'usine.

Patrick Hubner, chercheur en littérature comparée, note que certains passages des romans de Verne sont écrits à la manière de Reclus, lorsqu'il présente les contextes géographiques et topographiques dans lesquels se déroule l'intrigue[9]. Ainsi, Verne décrit les caractéristiques du site de l'implantation de Stahlstadt, au sud de l'Oregon, appelé « désert rouge » jusqu'en 1871 en raison de sa richesse en oxyde de fer et rebaptisé « *Stahlfield* » (le champ d'acier), terme qu'il germanise[10]. Passionné de géographie, le romancier entre à la Société de géographie de Paris en 1865, après Reclus qui en fait partie depuis 1858. Dans le bulletin de 1875, il est fait allusion au « spirituel collègue » pour son *Tour du monde en 80 jours* (1872), dans la rubrique « rapports des travaux de la société », consacrée aux progrès des sciences géographiques. Sont notamment cités le géologue Léonce Elie de Beaumont et le géographe Conrad Malte-Brun, ainsi que Reclus. Une œuvre de fiction côtoie donc celles de savants, dans la même rubrique[11].

France-Ville : « Cité du Bien-Être » « ville de la santé »

L'imminence du danger qui menace France-Ville est encore ignorée de ses habitants, qui s'apprêtent à dîner paisiblement :

> Cachée dans d'épais massifs de lauriers roses et de tamarin, la cité s'allongeait gracieusement au pied des Cascade-Mounts [*Cascades Mountains*, entre la Californie et l'Oregon] et présentait ses quais de marbre aux vagues courtes du Pacifique, qui venaient les caresser sans bruit. Les rues, arrosées avec soin, rafraîchies par la brise, offraient aux yeux le spectacle le plus riant et le plus animé. Les arbres qui les ombrageaient bruissaient doucement. Les pelouses verdissaient. Les fleurs des parterres, rouvrant leurs corolles, exhalaient toutes à la fois leurs parfums. Les maisons souriaient, calmes et coquettes dans leur blancheur. L'air était tiède, le ciel bleu comme la mer, qu'on voyait miroiter au bout des longues avenues[12].

---

[6] *Ibid.*, p. 65, p. 242.
[7] *Ibid.*, p. 159.
[8] Élisée Reclus, « Fragment d'un voyage à la Nouvelle-Orléans », 1855, *Le Tour du monde, Journal des voyages*, vol. 1, 1860, p. 189.
[9] Patrick Hubner, art. cité, p. 173. Verne n'avait pas la *Nouvelle Géographie Universelle* de Reclus dans sa bibliothèque personnelle, il la consultait dans celle de la Société industrielle d'Amiens : Lionel Dupuys, « De Jules Verne à Élisée Reclus. Aux origines de la géographie dans les *Voyages extraordinaires* », *Acta Geographica*, 1521, 2006, p. 66.
[10] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, p. 64.
[11] *Bulletin de la Société de Géographie*, 6(9), Paris, Librairie de Ch. Delagrave, janvier-juin 1875, p. 366.
[12] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, p. 162.

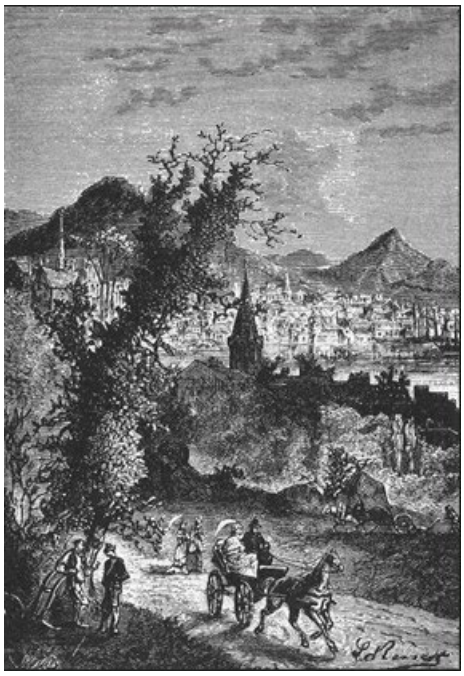

Figure 1 : *France-Ville*. Gravure de Léon Benett pour l'édition originale de 1879.

Quant aux ouvriers de la Cité de l'Acier, ils vivent dans des « petites maisons de bois uniformes et grises », qui entourent :

> une masse sombre, colossale, étrange, une agglomération de bâtiments réguliers percés de fenêtres symétriques, couverts de toits rouges, surmontés d'une forêt de cheminées cylindriques, et qui vomissent par ces mille bouches des torrents continus de vapeurs fuligineuses. Le ciel en est voilé d'un rideau noir, sur lequel passent par instants de rapides éclairs rouges. Le vent apporte un grondement lointain, pareil à celui d'un tonnerre ou d'une grosse houle, mais plus régulier et plus grave[13].

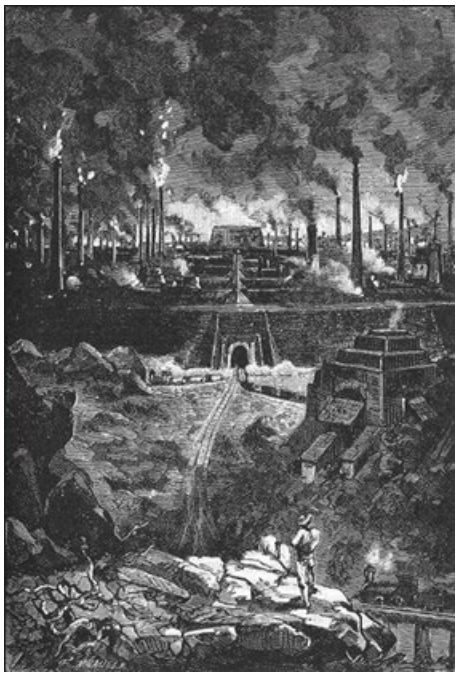

Figure 2 : *Stahlstadt*. Gravure de Léon Benett pour l'édition originale de 1879.

[13] *Ibid.*, p. 65.

On verra que la nature existe aussi à la Cité de l'Acier, mais elle échappe au regard.

Pour interroger la place de la nature végétale dans les deux cités, la question va d'abord être abordée à l'aune de l'hygiénisme, puis d'une discussion sur la « vision écologique » de Jules Verne.

Que dit la science ?

Le docteur Sarrazin déclare solennellement, lors de la quatrième séance du congrès d'hygiène situé par Verne à Brighton, qu'il vient d'hériter d'une fortune considérable qu'il dédie au progrès et à l'humanité. Il annonce son grand projet devant « les membres du congrès, pris d'un transport de folie contagieuse », tant cette docte assemblée est enthousiaste[14].

Le contexte offre à Verne des sources d'inspiration : un premier congrès international d'hygiène et de sauvetage s'est réellement tenu à Bruxelles en novembre 1876 ; la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle a ouvert sa première séance à Paris le 29 juin 1877 dans l'une des salles de l'Hôtel des sociétés savantes, rue Danton, sous la présidence du pharmacien, médecin et hygiéniste Apollinaire Bouchardat ; un congrès international d'hygiène se tient au Trocadéro du 1er au 10 août 1878 pendant l'Exposition universelle[15]. Chaque département français a un Conseil d'hygiène publique et de salubrité (le premier à Paris en 1802) et un imposant recueil du Comité consultatif d'hygiène publique de France est publié en 1871. Vingt volumes paraissent jusqu'en 1890, totalisant 10 500 pages. On y traite notamment d'hygiène et de salubrité publique, domestique et privée, de médecine. Au vu des méthodes de travail de Verne, on peut supposer qu'il a connaissance des manifestations et publications qui jalonnent le siècle de l'hygiénisme[16]. D'ailleurs, le mémoire lu par le docteur Hyppolyte Billaudeau au congrès de Bruxelles, pourrait avoir en partie inspiré à Verne le discours du docteur Sarrazin, notamment la conclusion du docteur Billaudeau :

> La vulgarisation des principes de l'hygiène produira certainement la plus heureuse influence sur la santé publique. Grâce à elle les habitations cesseront d'être aussi insalubres, les épidémies seront moins meurtrières, les populations deviendront plus vigoureuses, la vie moyenne atteindra un chiffre plus élevé, et cette mortalité des enfants, qui est pour nous tous une cause de si profondes tristesses, cessera d'avoir les proportions effrayantes que nous lui voyons aujourd'hui[17].

Ainsi, Verne fait dénoncer par son personnage :

> les conditions d'hygiène déplorables dans lesquelles la plupart des hommes sont placés. Ils s'entassent dans des villes, dans des demeures souvent privées d'air et de lumière, ces deux agents indispensables à la vie. Ces agglomérations humaines deviennent parfois de véritables foyers d'infection. Ceux qui n'y trouvent pas la mort sont au moins atteints dans leur santé ; leur force productive diminue[18].

Sarrazin en vient ensuite à son projet : « Pourquoi ne réunirions-nous pas toutes les forces de notre imagination pour tracer le plan d'une cité modèle sur des données

---

[14] *Ibid*., p. 42.

[15] *Congrès international d'hygiène, de sauvetage et d'économie sociale*, Bruxelles, 1876, 1er vol. : *Hygiène*, Paris, Bruxelles, 1877. Congrès et conférences du Palais du Trocadéro. Comptes rendus sténographiques. *Congrès international d'hygiène tenu à Paris du 1er au 10 août 1878*, Paris, Imprimerie Nationale, 1880, 2 tomes.

[16] Gérard Jorland, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 2010.

[17] *Congrès international d'hygiène et de sauvetage. Tenu à Bruxelles en novembre 1876*, mémoire lu par M. Billaudeau, docteur en médecine à Soissons, Soissons, Imprimerie Michaux, 1878, p. 15.

[18] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, p. 41.

rigoureusement scientifiques[19] ? » Elles intègrent les dimensions politiques et sociales, architecturales et urbanistiques, la prévention et la santé publique.

Ce discours est également inspiré par la théorie des miasmes, selon laquelle « toute odeur est maladie[20] ». Cette théorie est fondée sur l'idée de la nocivité du mauvais air, cause d'épidémies (choléra, peste noire, malaria). Dans les villes denses et surpeuplées, l'ennemi identifié par Verne, via le discours du docteur Sarrasin, est l'air corrompu et confiné dans des maisons ou des rues trop étroites, l'humidité et les déchets humains. Dans les années 1870-1880, la théorie des miasmes est progressivement remplacée par la théorie microbienne ou des germes. Elle se fonde sur une relation de cause à effet entre la présence des microbes et les maladies infectieuses. L'expression « foyer d'infection » est d'ailleurs utilisée dans ce sens par Sarrasin[21]. Les savoirs exposés dans le roman témoignent de ces évolutions. Les plus récentes sont dues aux expériences de Pasteur qui démontre que le développement des microbes dans un bouillon de culture ne s'explique pas par la génération spontanée, mais par leur multiplication à partir du contact avec l'air, contenant des spores. On peut noter que Verne connaît Pasteur et se trouve à ses côtés, en 1885, à l'enterrement de son assistant Louis Thuillier, mort en service en Égypte et originaire d'Amiens, où le romancier vit avec sa femme depuis 1872[22]. Des règlements sanitaires sont mis en place en France, en Grande-Bretagne et aux USA dès les années 1860. La ville nouvelle doit être hygiénique, industrielle, économique et s'adapter à l'afflux de nouvelles populations. Médecins et ingénieurs travaillent à ces transformations[23]. L'haussmannisation entreprise à partir des années 1850 à Paris – que Louis-Napoléon Bonaparte veut rendre aussi prestigieuse que Londres – l'est aussi à Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille ou encore Amiens.



Figure 3 : place et square René Goblet, Amiens, au début du XXe siècle.

[19] *Ibid.*, p. 41.
[20] Selon l'hygiéniste anglais Edwin Chadwick ou le médecin français Louis René Villermé, fondateurs des annales d'hygiène public en 1829. Les références à Villermé sont nombreuses dans : Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris, Flammarion, « Champs Histoire », 2016.
[21] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, p. 41.
[22] Volker Dehs, « Jules Verne et la mort de Louis Thuillier », *Bulletin de la Société Jules Verne*, 110, 2e trimestre 1994, p. 30-42.
[23] Sabine Barles, *La ville délétère : médecins et ingénieurs dans l'espace urbain. XVIIIe-XXe siècle*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Milieux », 1999.

Au cours de la période, Paris, confrontée à l'exode rural, passe d'une densité par kilomètre carré de 11 000 à 29 000 habitants. La capitale prend de la hauteur : la largeur des rues doit être de 2/5 à 3/5 de la hauteur des maisons. Le projet hygiéniste est aussi social et politique. Il s'agit de rejeter les classes populaires dans ce qui devient la banlieue et de contrôler Paris. Les larges avenues sont plus difficiles à barricader et, en cas de besoin, la circulation de la cavalerie est aisée. L'embourgeoisement de la capitale va de pair avec la croissance économique. À Amiens, le romancier assiste à la rapide croissance de la population, dans une ville qui s'industrialise et passe de 63 000 habitants lorsqu'il s'y installe, à 90 000 à la fin du siècle[24].

Conformément aux principes hygiénistes alors en vigueur, le plan et les constructions de France-Ville sont arrêtés, jusque dans leurs moindres détails. Dans une note de bas de page, Verne précise qu'il a emprunté certaines idées au médecin anglais Benjamin Ward Richardson, engagé dans des questions de santé publique[25]. Il est l'auteur en 1876 de *Hygeia, a city of Health*. Hygie ou Hygée est la déesse romaine de la santé, de la propreté et de l'hygiène. Le texte du docteur Richardson est issu d'une communication d'octobre 1875 au congrès de la *Social Science Association* à Brighton, dont il préside la section santé. À terme, après avoir vaincu les maladies, les médecins finiraient par devenir inutiles, selon le caricaturiste Georges du Maurier.

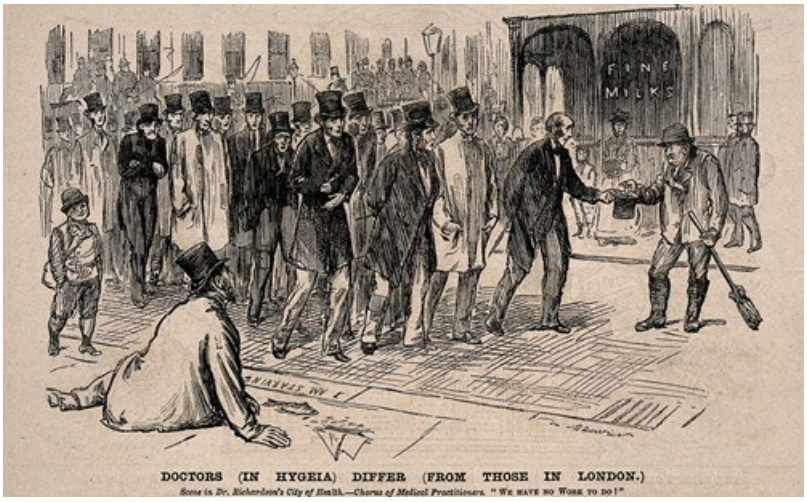

Figure 4 : procession de médecins privés de subsistance par la bonne santé générale. Gravure sur bois d'après Georges du Maurier, 1875.

Richardson conçoit Hygeia comme une ville utopique dans laquelle l'hygiène est une préoccupation première :

> Les rues du nord au sud, qui croisent les artères principales à angle droit, ainsi que les rues secondaires qui leur sont parallèles, sont toutes larges et, grâce à la faible hauteur des maisons, parfaitement aérées et baignées de soleil en journée. Elles sont plantées d'arbres de chaque côté et, en de nombreux endroits, d'arbustes et de conifères. Tous les espaces entre les arrières des maisons sont des jardins[26].

[24] Les transformations d'Amiens sont dues aux architectes François-Auguste Cheussey puis Jean Herbault.
[25] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, note de bas de page, p. 152.
[26] Benjamin Ward Richardson, *Hygeia, a city of Health*, Londres, Macmillan and Co, 1876, p. 20. Citation originale : « *The streets from north to south which cross the main thoroughfares at right angles, and the minor streets which run parallel, are all wide, and, owing to the lowness of the houses, are thoroughly ventilated, and in the day are filled with sunlight. They are planted on each side of the pathways with trees, and in many places with shrubs and evergreens. All the interspaces between the backs of houses are gardens* ». Le texte de Richardson est cité par Ebenezer Howard, qui réalise *Welwyn Garden City*, une cité-

On croirait cheminer à France-Ville ! Là aussi les rues se coupent à angles droits et sont bordées d'arbres, les squares et les parcs sont végétalisés, chaque maison possède un jardin planté d'arbres, de gazon et de fleurs, de même que les bâtiments publics et privés. Verne reprend deux autres préconisations de Richardson : les maisons sont en briques « transpercées dans le sens de leur longueur d'une série de trous cylindriques parallèles. Ces trous, assemblés bout à bout, devaient former dans l'épaisseur de tous les murs des conduits ouverts à leurs extrémités, et permettre ainsi à l'air de circuler librement dans l'enveloppe extérieure des maisons, comme dans les cloisons internes » ; « à tous les carrefours un jardin public est réservé et orné de belles copies des chefs-d'œuvre de la sculpture, en attendant que les artistes de France-Ville aient produit des morceaux originaux dignes de les remplacer[27] ».

La nature végétale est présente aussi dans la Cité de l'Acier. Il s'agit d'« une forêt vierge de la zone torride », qui se cache dans le jardin privé de Herr Schultze. Le romancier ajoute :

> Les palmiers les plus élancés, les bananiers les plus touffus, les cactus les plus obèses en formaient les massifs. Des lianes s'enroulaient élégamment aux grêles eucalyptus, se drapaient en festons verts ou retombaient en chevelures opulentes. Les plantes grasses les plus invraisemblables fleurissaient en pleine terre. Les ananas et les goyaves mûrissaient auprès des oranges. Les colibris et les oiseaux de paradis étalaient en plein air les richesses de leur plumage. Enfin, la température même était aussi tropicale que la végétation[28].

Contrairement aux végétaux de pleine terre et de plein air de France-Ville ou d'Hygeia, une flore exotique a été importée et confinée dans un jardin chauffé. L'hybris scientifique et technique de Herr Schultze, qui se manifeste ici par l'appropriation et le contrôle de la nature, entraînera sa perte. Dans son laboratoire secret, au cœur « de cette forge monstre » qu'est la Cité de l'Acier, il meurt gelé – ironie vernienne – suite à une explosion[29].

Une police sanitaire

« Chaque citoyen reçoit à son arrivée une petite brochure, où les principes les plus importants d'une vie réglée selon la science sont exposés dans un langage simple et clair[30]. » Il s'agit d'une version didactisée de dix règles à respecter par les habitants de France-Ville. Ces prescriptions entrent jusque dans la sphère domestique. Ainsi, on proscrit les tapis, conformément aux principes énoncés par Richardson, car ce sont de « véritables nids à miasmes et laboratoires de poisons », tout comme les papiers peints, les édredons et couvre-pieds, les rideaux et draperies. Il faut donc privilégier les parquets et les briques vernies faciles à nettoyer, choisir des lits de fer et des matelas de laine, fréquemment battus. « Nettoyer, nettoyer sans cesse, détruire et annuler aussitôt qu'ils

jardin dans le Hertfordshire (comté au nord de Londres). Ebenezer Howard, *To-Morrow. A Peaceful Path to Real Reform*, Londres, Swan Sonnenshein, 1898, p. 20, p. 42, p. 174. Sur le lien entre Richardson et Howard, voir Mayalène Guelton, « Henri Sellier et les leçons de l'étranger. La cité-jardin, un modèle d'aménagement urbain parmi d'autres ? », dans *Histoire urbaine*, 2(37), 2013, Société française d'histoire urbaine, p. 76. Benjamin Richardson, *Hygeia, une cité de la santé*, Texte traduit et présenté par Frédéric Lab, préface de Michèle Perrot, Éditions de La Villette, Paris, 2006.

[27] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, p. 152, p. 155.

[28] *Ibid.*, p. 107-108.

[29] *Ibid.*, p. 76, p. 229. Réaction endothermique due à la décompression de l'acide carbonique passant de l'état liquide à l'état gazeux.

[30] *Ibid.*, p. 158.

sont formés les miasmes qui émanent constamment d'une agglomération humaine, telle est l'œuvre principale du gouvernement central[31]. »

Dans la mesure où « les neuf-dixièmes des maladies sont dues à la contagion transmise par l'air ou les aliments[32] », il faut opter pour une vie saine, avec des exercices intellectuels et physiques dès l'âge de quatre ans, ordonner une quarantaine sanitaire si nécessaire pour les malades, pratiquée depuis longtemps dans la marine. À France-Ville une police sanitaire, avec une formation de spécialistes, surveille l'état des produits alimentaires vendus sur le marché. Ainsi, « un marchand qui vend un œuf gâté, une viande avariée, un litre de lait sophistiqué [frelaté], est tout simplement traité comme un empoisonneur[33] ». Les occurrences des termes miasme (2), infection (2), contagion (1), germe (1) révèlent, dans le contexte du roman, un discours à la croisée de la théorie des miasmes et de la théorie microbienne, à une époque où Pasteur est aux prises avec ses contradicteurs de l'Académie de médecine[34].

Dans la « ville de la santé », comme à Hygeia, la construction d'un hôpital où s'entassent les malades est impensable. Ainsi :

> L'idée de faire d'un hôpital un édifice plus grand que les autres et d'entasser dans un même foyer d'infection sept à huit cents malades, n'a pu entrer dans la tête d'un fondateur de la cité modèle […] vingt, trente malades au plus, peuvent se trouver – chacun ayant sa chambre particulière – centralisés dans ces baraques légères, faites de bois de sapin, et qu'on brûle régulièrement tous les ans pour les renouveler[35].

Un corps de garde-malades, des femmes, apportent des connaissances pratiques aux familles afin d'empêcher la propagation des maladies et de soigner les malades à domicile.

Le docteur Sarrazin, gouverneur de France-Ville, conclut, alors qu'il ignore encore le projet de destruction ourdi par Herr Schultze : « un voyageur, arrivant dans la ville, aurait été frappé de l'air de santé des habitants, de l'activité qui régnait dans les rues[36] ». La vie des ouvriers de la Cité de l'Acier est bien différente. On peut l'illustrer par le personnage de Carl, un enfant de treize ans qui travaille dans les profondeurs de la mine et connaît une fin tragique, victime d'une intoxication à « l'acide carbonique ». Le roman précise : « Le dimanche matin seulement, il revenait à la lumière et pouvait pour quelques heures profiter de ce patrimoine commun des hommes : le soleil, le ciel bleu et le sourire maternel[37] ».

Une vision écologique

Est-il pertinent de poser « la question environnementale chez Jules Verne » sans risquer l'anachronisme[38] ? France-Ville est une cité ouverte sur la nature et l'océan, elle est parcourue par un cours d'eau limpide : « À la place où s'élève maintenant la cité nouvelle s'étendait encore, il y a cinq ans, une lande déserte[39] ». L'œuvre des bâtisseurs

---

[31] *Ibid.*, p. 156.
[32] *Ibid*., p. 158.
[33] *Ibid.*, p. 156.
[34] Michel Morange, *Pasteur*, Paris, Gallimard, 2022, p. 209-228.
[35] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, p. 157.
[36] *Ibid.*, p. 162.
[37] *Ibid.*, p. 85
[38] Kevin Even, *La question environnementale chez Jules Verne. Écrire, prédire, prévenir la catastrophe écologique*, Lyon, PUL, coll. « Littérature et idéologies », 2024. Cette question est adressée à plusieurs romans, en particulier *Les Indes noires* (1877), *Sans dessus dessous* (1889) et *L'Invasion de la mer* (1905).
[39] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, p. 148.

de la cité s'accompagne donc de la végétalisation d'un terrain stérile, créant ainsi une biodiversité *ex nihilo*. La qualité de l'air est préservée au moyen d'un dispositif ingénieux, repris une fois encore de Richardson, qui le tient de sir Thomas Spencer Wells, chirurgien de la reine Victoria[40]. Verne le traduit ainsi :

> Quant à la fumée, au lieu d'être expulsée par les toits, elle s'engage à travers des conduits souterrains qui l'appellent dans des fourneaux spéciaux, établis, aux frais de la ville, en arrière des maisons, à raison d'un fourneau pour deux cents habitants. Là, elle est dépouillée des particules de carbone qu'elle emporte, et déchargée à l'état incolore, à une hauteur de trente-cinq mètres, dans l'atmosphère[41].

L'attention de Verne aux rejets néfastes dans l'atmosphère se manifeste aussi dans d'autres romans, comme l'indique Kevin Even. Dans *Le château des Carpathes* (1892), des « fumées noirâtres vicient l'air, saturé jadis du parfum des arbres fruitiers et des fleurs[42] ». L'air pollué de *Paris au XXe siècle*, écrit en 1860 et publié seulement en 1994, est symptomatique d'une véritable catastrophe écologique, d'une dystopie post-apocalyptique, trop pessimiste pour être acceptée par Hetzel, un éditeur dédié à un jeune lectorat. Pierre-Jules Hetzel écrit : « mon cher Verne, fussiez-vous prophète, on ne croira pas aujourd'hui en votre prophétie[43]. »

À Stahlstadt, le jardin tropical est chauffé par des tuyaux métalliques faisant remonter la chaleur souterraine, issue de la combustion de la houillère. Verne connaît certainement la serre chaude et l'orangerie d'Amiens, construites en 1802. Avec celles du Cristal Palace de Londres (1851), qui comptent vingt-trois chaudières, les serres chauffées du Jardin des plantes de Paris (construites entre 1834 et 1836), dites « mexicaine » et « australienne », sont célèbres[44].

Selon le géographe Lionel Dupuy, Verne a déclaré en 1894, lors d'un entretien avec le journaliste et écrivain britannique Robert Harborough Sherard : « J'ai toute l'œuvre d'Élisée Reclus – je professe une grande admiration pour Élisée Reclus – et celle d'Arago. Je lis et relis, car je suis un lecteur des plus consciencieux[45]. » On pourrait donc supposer qu'il a lu *Histoire d'un Ruisseau* de Reclus publié en 1869 par son éditeur Hetzel. Reclus écrit que lorsque la rivière quitte « la libre campagne » pour entrer dans « la grande ville industrielle », elle devient un « hideux égout ». Il ajoute : « La vie semble absente de ces ténèbres ; elle existe pourtant : des champignons, nourris de pourriture, se blottissent dans les coins ; des rats se cachent dans les trous, entre les pierres descellées[46]. » Cet environnement obscur et pollué est aussi celui du puits ténébreux où vit le petit Carl. En effet, « les parois humides de la houille ont leur flore étrange de mousses verdâtres, de champignons non décrits et de flocons amorphes ». Une faune de chauves-souris, araignées, cloportes et rats mulots y trouvent refuge[47].

---

[40] B. W. Richardson, *Hygeia, a city of Health*, éd. citée, p. 23-24.
[41] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, p. 155.
[42] Kevin Even, *La question environnementale chez Jules Verne*, *op. cit.*, p. 55.
[43] Jules Verne, *Paris au XXe siècle*, Paris, Hachette, 1994, fac similé de la lettre de refus d'Hetzel, p. 22.
[44] Pendant le siège de Paris en 1870, les pénuries de carburant ont entraîné l'arrêt du chauffage et la perte de nombreux spécimens. *Recueil Topographique de Paris V^e arrondissement, 18e quartier*, Jardin des Plantes, BnF, Estampes et photographie, VA-257 (B)-FOL, 1903. Voir Julien Brault, « Les embellissements du Jardin des Plantes sous la monarchie de Juillet : l'ambition d'un jardin-monde », *Comité français de cartographie*, 249, septembre 2022, p. 73.
[45] Lionel Dupuys., « De Jules Verne à Élisée Reclus », art. cité, p. 68.
[46] Élisée Reclus, *Histoire d'un ruisseau*, Paris, Hetzel, « Bibliothèque d'éducation et de récréation », 1869, p. 225-228. Patrick Matagne, « L'eau dans la grande ville industrielle : la pensée écologique d'Élysée Reclus », dans *La nature à Paris au XIXe siècle. Du réel à l'imaginaire*, dir. G. Séginger, Versailles, Quae, 2023, p. 101-107.
[47] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, p. 8.

Certes, France-Ville est une ville de nature, mais aussi et surtout une ville de santé et de culture, prospère sur le plan économique. Ordre, propreté, urbanisme rationnel et scientifique la caractérisent. Les deux cités imaginaires de Verne témoignent d'un engouement pour la botanique et pour les plantes exotiques rapportées par les voyageurs, retrouvées dans les villes au XIXe siècle et dans les serres tropicales. Les projets de cité-jardin, à la fin du siècle, procèdent aussi du mouvement de verdissement des villes. Charles-François Mathis et Émilie-Anne Pépy précisent toutefois que développer la nature végétalisée n'est qu'un élément parmi d'autres, qui contribue à l'aménagement des villes, même s'il devient prioritaire sous le Second Empire[48].

La littérature peut capturer des aspects de la réalité avant que la science ne les explore ou ne les confirme, souligne le sociologue Jean-Louis Fabiani[49]. S'agissant de la question environnementale, Verne a pu la poser par l'intermédiaire de Reclus, dont la vie et la pensée ont été fortement marquées par les États-Unis, choisis par Verne pour y implanter ses deux cités[50]. Les philosophes, écrivains et poètes américains Ralph Waldo Emerson, David Henry Thoreau ou John Muir ont inspiré des idées et des mouvements écologistes contemporains, historiquement enracinés dans la tradition naturaliste, dans le transcendantalisme et la *wilderness* (la nature « sauvage » symbolisée par les grands espaces de l'Amérique du Nord). On peut aussi mentionner la dénonciation, dès les années 1840, de destructions imputables aux activités humaines, par le forestier français Alexandre Surell ou par le diplomate et philosophe américain Georges Perkins Marsh qui, dans *Man and Nature* (1864), analyse et dénonce une gestion désastreuse de la forêt[51]. Reclus a d'ailleurs fait connaître cet auteur de ce côté de l'Atlantique. Poser la question environnementale chez Jules Verne ne serait donc pas anachronique, au vu de la littérature disponible et de la diffusion de certaines idées, via Reclus en particulier.

Cependant, dans sa thèse, Kevin Even considère que Verne n'est pas un romancier environnementaliste avant la lettre puis, dans la conclusion de son livre, il en fait un des précurseurs de l'écologisme[52]. Sans développer ici la notion de précurseur, un piège épistémologique bien connu des historiens, on peut considérer que dans *Les Cinq Cents Millions*, l'objectif de Verne n'est pas de changer le rapport des lecteurs de la fin du

---

[48] Charles-François Mathis, Émilie-Anne Pépy, *La ville végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France XVIIe-XXIe siècle)*, Seyssel, Champ Vallon, 2017.

[49] Jean-Louis Fabiani, Conférence du 14 novembre 2024 : « Fait social et fiction. Puissance et limites des usages de la littérature dans les sciences sociales », colloque des 14-15 novembre 2024, « Que (nous) fait la littérature ? Usages savants de la fiction littéraire en droit et science politique », Université de Bordeaux.

[50] Kevin Even, *L'homme face à la nature : la question environnementale dans les* Voyages extraordinaires *de Jules Verne (Étude des* Indes noires*, de* Sans dessus dessous *et de* L'Invasion de la mer*)*, thèse de doctorat en littératures, université de la Sorbonne nouvelle-Paris III, 2020, p. 62. Ronald Creagh, *Élisée Reclus et les États-Unis : suivi de son « fragment d'un voyage à la Nouvelle-Orléans »*, Paris, Noir et Rouge, 2013.

[51] Ralf Waldo Emerson, *Nature*, Boston, James Munroe and Company, 1836. David Henri Thoreau, *Walden or Life in the Woods*, Boston, Ticknor and fields, 1854. John Muir, naturaliste militant de la protection de la nature, fonde le Sierra Club. Alexandre Surell, *Étude sur les torrents des Hautes-Alpes*, Paris, Carilian-Gœury et V. Dalmont, 1841. Rééditions : Dunod, Paris, 2 vol., 1870-1872. George Perkins Marsh, *Man and Nature, or physical geography as modified by human action*, Londres, Sampson low, 1864. Sur l'histoire de la pensée écologique et de l'écologie scientifique : Thierry Paquot, *L'Amérique verte*, Terre Urbaine, 2020 ; Pascal Acot, *Histoire de l'écologie*, Paris, PUF, « La politique éclatée », 1988 ; Jean-Paul Deléage, *Histoire de l'écologie, une science de l'homme et de la nature*, Paris, La Découverte, « Histoire des sciences », 1991 ; Jean-Marc Drouin, *L'écologie et son histoire*, Paris, Champ Flammarion, 1999 ; Patrick Matagne, *Naissance de l'écologie scientifique, Eugenius Warming (1841-1924)*, Londres, ISTE éditions, 2023, Trad : *Birth of scientific ecology, Eugenius Warming (1841-1924)*, ISTE Wiley, 2024.

[52] Kevin Even, *L'homme face à la nature*, *op. cit*, p. 2. Voir aussi Kevin Even., *La question environnementale chez Jules Verne*, *op. cit*., p. 165-168.

XIXe siècle à leur environnement naturel. France-Ville leur montre ce que pourrait être un environnement assaini, qui contribuerait à la santé de ses habitants. La cité est le cadre dans lequel les principes hygiénistes peuvent être pleinement mis en œuvre. Cependant, une approche recontextualisée du roman, cent cinquante ans après sa publication, semble adresser un message. La sensibilité écologique d'un lectorat du XXIe siècle est en alerte à la lecture des passages sur la pollution, sur la description du dispositif qui permet de piéger le carbone à France-Ville et plus généralement sur la place donnée au végétal, constitutif de France-Ville, ou même sur le recyclage de la chaleur à la Cité de l'Acier.

Les usages des *Cinq Cents Millions*

Dans un article publié en 1998 sur « Les usages sociaux de la lecture », les sociologues Gérard Mauger et Claude Poliak construisent une typologie, qui peut guider un questionnement sur ce que l'auteur a voulu dire à ses contemporains et sur les leçons que nous pouvons en retenir aujourd'hui, en entrant par les pratiques de lecture :
– « lire pour s'évader » : catégorie des lectures de divertissement ;
– « lire pour apprendre » : lectures didactiques ;
– « lire pour se parfaire » : lectures de salut culturel, religieux, politique, éthique, esthétique ;
– « lire pour lire » : lecture esthète, qui traverse les trois autres pratiques[53].

Les Cinq Cents Millions peut être abordé comme un livre pour apprendre, car il développe une forme de romanesque pédagogique sur les théories et les principes hygiénistes et de santé, destinés aux lecteurs contemporains de Verne, susceptibles d'interroger l'organisation de leur cité et leur mode de vie. Le lecteur d'aujourd'hui, au-delà de l'intrigue du roman de politique-fiction et d'espionnage, peut s'enquérir des usages, des savoirs et des techniques d'un temps révolu et, par une « lecture actualisante[54] », « récupérer ce qu'il est en train de lire pour son horizon de vie propre », de façon consciente et volontaire, au risque de l'anachronisme[55]. Sur l'hygiénisme, le message du roman est explicite, documenté, référencé. D'ailleurs, certains passages relèvent plus d'un texte informatif en proposant un livret avec dix règles d'hygiène, un mode d'emploi des pratiques sanitaires à mettre en place. Ces trois pages peuvent être sorties du roman proprement dit. Il s'agirait alors de « lire pour se parfaire », pour changer son regard sur la ville.

Sur les usages sociaux des fictions, Valérie Stiénon aborde notamment les dystopies, qui se nourrissent de savoirs culturels, historiques et scientifiques, pour élaborer des scénarios de fin du monde[56]. Elle plane comme une menace dans *Les Cinq Cents Millions*, incarnée par les personnages du docteur Sarrazin et de ses proches, représentants de la « race latine » honnie de Herr Schultze, qui a le projet de l'exterminer au profit de la « race germanique » : version apocalyptique d'une sélection qui renvoie à une forme de

[53] Gérard Mauger, Claude Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 123, juin 1998, p. 10. Voir aussi Antoine Compagnon, *Le démon de la théorie, Littérature et sens commun*, Paris, Seuil 1998, p. 7-28.
[54] Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pour quoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 206, p. 344.
[55] Franc Schuerewegen, « La littérature, pour quoi faire ? (Brèves réflexions au pas de course) », *Carnets*, 1re série, 1, no spécial, 2009, p. 20.
[56] Valérie Stiénon, « Les fins du monde font-elles genre ? Ou comment reconnaître une dystopie quand on en lit une », dans *Les genres du roman au XIXe siècle*, dir. Émilie Pézard et Valérie Stiénon, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2022, p. 313-335.

darwinisme social. Cette perspective, fictionnelle, peut cependant être prise au sérieux par les contemporains de Verne, dans les années anxiogènes animées par l'esprit de revanche qui suit la guerre de 1870, le Reich allemand étant devenu la première puissance militaire d'Europe. De fait, ce roman de Jules Verne est sans doute le plus explicitement politique[57].

Conclusion

Les Cinq Cents Millions de la Bégum reflèterait un moment particulier du passage de l'hygiénisme à l'écologie, mais les enjeux sanitaires et hygiénistes sont encore premiers[58]. Les espaces végétalisés de France-Ville ont aussi des fonctions esthétiques et culturelles, notamment liées à la présence d'œuvres d'art dans les parcs. Ainsi, ils contribuent au bien-être et à la santé de ses habitants.

Le roman se termine par une double transition, qui n'a rien d'écologique. Elle est industrielle et stratégique. Face à la menace, France-Ville a réorienté ses activités pacifiques vers la préparation de la guerre. Après l'échec et la mort de Herr Schultz, « Stahlstadt est devenue un centre de production incomparable pour toutes les industries utiles ». Une industrie de guerre est convertie en une industrie de paix. Ainsi, « l'exemple de France-Ville et de Stahlstadt, usine et cité modèles, ne sera pas perdu pour les générations futures[59] ».

[57] Il est dans la liste Otto (28 septembre 1940) des livres interdits sous l'occupation allemande de la France.
[58] Cette hypothèse a été proposée par Thierry Roger, lors du colloque.
[59] Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, éd. citée, p. 242. Dernière phrase du roman.